

l'anarchie des styles. La cathédrale gothique s'est émiettée tout de suite comme ces ruines factices qu'un coup de pluie fait fondre dans les jardins bourgeois; et dès lors a régné la confusion des fantaisies personnelles, tandis que lentement la formule naturaliste se complétait et s'imposait. »

Après avoir ainsi prédit l'avenir, préconisé l'élément littéraire nouveau que la science va créer, parce qu'elle est l'outil du siècle, parce qu'elle a ouvert la Révolution et qu'elle la fermera; à ces pronostics de l'avenir l'œuvre du présent frappe mile Zola; c'est la presse qui en est l'ouvrière; il ne se fait d'ailleurs pas d'illusion sur elle :

« Toute révolution, dit-il encore, débute par des violences fâcheuses. Il faut attendre que le nouvel état soit fondé. C'est comme le tapage vide de la presse; ce flot de basse littérature qui encombre l'intelligence publique et qui désespère les véritables écrivains, sans doute cela n'est guère propre, et il y a là un résultat qui épouvante; seulement, comme dans toute évolution humaine, on doit faire la part des misères et des hontes. Puis la presse accomplit une besogne utile; elle est l'avant-garde de la démocratie; elle répand la lecture et élargit notre public. Je sais que c'est de ce public trop grand que se plaignent les anciens lettrés, les raffinés de la jeune génération; mais pourquoi tremblerions-nous devant une clientèle faite de toute la nation? »

Pourquoi trembler, peut-on répondre à ce maître de l'école nouvelle? Ce n'est pas à cause de la multitude qui serait éclairée par des clartés nouvelles, véritable lumière, et qui serait trop nombreuse; mais c'est parce que si toute la nation s'est fait une foi, en écoutant la voix de la science comme une nouvelle révélation, on hésitera à croire à la nation assez de courage pour se dépouiller de ses anciens souvenirs, de ses impressions, et même de la possibilité de la faire, afin de ne pas rester infectée dans ses mœurs, dans son intelligence, dans son goût par « ce flot de basse littérature qui désespère les véritables écrivains, par cette presse qui n'est guère propre et qui oblige à faire une part aux misères, aux hontes, dont plus d'un front aura rougi et dont plus d'une âme aura gardé la trace que la science même ne suffit pas à effacer. » Si la démocratie littéraire est obligée, pour s'établir, de traverser